

Françoise Aubin

## **Roman Malek (éd.), *From Kaifeng...to Shanghai. Jews in China***

Sankt Augustin (All.), Monumenta Serica Institute  
and China-Zentrum, & Nettetal (All.), Steyler Verlag,  
2000, 706 p. (carte, illustr., caractères chinois  
dans le texte, index) (coll. « Monumenta Serica  
Monograph Series », XLVI)

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Françoise Aubin, « Roman Malek (éd.), *From Kaifeng...to Shanghai. Jews in China* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.36, mis en ligne le 25 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/883>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/883>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

fort intéressantes (pourquoi ne pas en avoir dressé la liste dans les tables finales ?).

Catherine Vincent.

124.36

MALEK (Roman), éd.

**From Kaifeng...to Shanghai. Jews in China.** Sankt Augustin (All.), Monumenta Serica Institute and China-Zentrum, & Nettetal (All.), Steyler Verlag, 2000, 706 p. (carte, illustr., caractères chinois dans le texte, index) (coll. « Monumenta Serica Monograph Series », XLVI).

Les ouvrages traitant de la présence juive en Chine sont en nombre imposant ; au milieu de cette masse, l'originalité du présent recueil, résultat d'un colloque et d'une exposition, vient de son traitement simultané, en une trentaine d'articles solidement documentés, de la judéité ancienne centrée sur Kaifeng et de l'immigration juive moderne, particulièrement visible à Shanghai, l'un et l'autre phénomènes considérés comme une rencontre religieuse et culturelle avec la civilisation chinoise. La première partie de la bibliographie de ce sujet à double tête est à elle seule si vaste qu'elle a donné lieu à une publication séparée, due à Donald D. Leslie, un expert de premier ordre (*cf. Arch. 110.77*).

Une question, qui est traitée par deux auteurs en fin de volume, celle de la conscience de l'identité juive et de la judéité dans la littérature chinoise, aurait tout aussi bien pu former une introduction. Zhou Xun fait ressortir la complexité de la construction, bien que les juifs aient été considérés comme un groupe homogène dénommé *youtai*, descendants de l'ancienne communauté autochtone et immigrants des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles confondus.

Le maître des études sinologiques des XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, Herbert Franke, dresse les grandes lignes de notre connaissance de l'établissement des juifs dans la Chine médiévale, depuis l'époque Tang. D.D. Leslie traite de l'intégration de la communauté juive de Kaifeng, au Henan, de *ca.* 1150 à 1850, en termes d'acculturation sociale, d'accommodation religieuse et finalement d'assimilation ; et il retourne les termes de la question usuelle « pourquoi les juifs chinois n'ont-ils pas survécu jusqu'à nos jours ? » en « comment ont-ils survécu si longtemps ? », pour aboutir à la conclusion que la Chine, réputée apte à phagocyter toute influence étrangère, est, en fait, très lente à absorber ses minorités et qu'elle les protège plutôt qu'elle ne les détruit.

L'histoire du judaïsme en Chine montre une adaptation au milieu rituel local assez comparable à celle du judaïsme à Cochon en Inde et la tolérance a été totale dans un cas comme dans l'autre ; mais l'Inde n'a pas offert aux juifs une culture ayant vocation universelle comme l'a fait le confucianisme, ce qui a évité aux juifs de Cochon la tentation d'une assimilation totale (Nathan Katz). Un examen de la vie religieuse des juifs de Kaifeng du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, d'après les stèles en chinois anciennement conservées dans la synagogue de cette ville, montre une communauté ayant tous les traits distinctifs du judaïsme, lesquels s'effacent au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le récit de l'implantation de juifs européens en Chine depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle se lit comme un roman dont les épisodes se suivent, se complètent et se recourent, d'un article à l'autre, tout au long de la seconde partie du recueil. L'affaire est d'abord mise en scène dans le nord de l'empire chinois, en Mandchourie (actuelle Mongolie-Intérieure), où une main-d'œuvre juive vient de Russie, avec d'autres compatriotes, travailler à la construction du chemin de fer de l'Est chinois à partir de 1897 et reste ensuite sur place pour échapper aux pogroms qui sévissent dans son pays ; on trouve aussi des marchands juifs russes, dont certains se sont déjà établis à Tianjin dans les années 1860 et 1870 pour mener un fructueux commerce de fourrures

Une fresque très détaillée de la politique de l'état fantoche du pouvoir militaire japonais, le Manchoukuo fondé en 1932, à l'égard de sa population d'immigrés juifs retrace les ambiguïtés de la politique japonaise en cette matière. Les juifs du Manchoukuo étaient des intermédiaires essentiels dans les relations économiques avec les États-Unis ; mais pour l'aile droite, la conspiration mondiale que leur attribuaient les célèbres *Protocoles des Anciens de Sion*, en faisait un danger potentiel d'autant plus vif qu'ils étaient porteurs de tous les idéaux occidentaux qui menaçaient le plus l'esprit national japonais – démocratie, libéralisme, individualisme, etc.. ; ils étaient en outre soupçonnés d'être des agents du bolchevisme. Ils furent finalement soumis grâce à des manipulations qui en firent de fidèles soutiens du régime japonais, à partir du 1<sup>er</sup> congrès du Conseil national pour les Communautés juives d'Extrême-Orient en décembre 1937, peu après le début de la conquête de la Chine propre. On a qualifié par la suite de « collaborateurs » les responsables de ce Conseil national, le docteur Abraham Kaufman (1886-1971) en particulier, et l'Union soviétique les a jugés comme traîtres ; mais la bonne question est ici posée : pour

ces juifs, qui étaient soit des citoyens soviétiques, soit des apatrides, que signifiait l'occupation de la Chine par l'armée japonaise, alors que l'Union soviétique n'est entrée en guerre contre le Japon qu'en août 1945 et que leur sécurité à eux était entièrement à la merci de l'Armée japonaise du Guandong ? (Avraham Altman).

Le décor se déplace ensuite à Shanghai, où un Russe juif est devenu pour la première fois résident permanent en 1898. L'insécurité qui règne à Harbin et dans les autres villes de Mandchourie après l'invasion japonaise en 1931, la peur engendrée par l'assassinat crapuleux en 1933 d'un jeune pianiste juif de nationalité française, Simon Kaspe, sont la cause d'un important déplacement de la population russe juive du nord vers le havre de paix de la Concession internationale de Shanghai. La société juive russe a toute une activité interne, après avoir réussi à se séparer de la tutelle du Comité des émigrants russes blancs, des antisémites pour certains d'entre eux : une synagogue ashkenaze pour 1000 fidèles est érigée en 1941 ; un club, où l'on discute beaucoup de sionisme, fonctionne dans la concession française depuis 1931 ; les publications (en russe) sont abondantes, ainsi que les institutions pédagogiques, caritatives et d'aide aux nouveaux émigrants fuyant le nazisme (Rena Krasno). Le cas des quelque 18 000 réfugiés germanophones d'Europe centrale est différent : ils arrivent là parce que Shanghai est le seul lieu au monde qui les accueille sans leur demander ni visa ni droit d'entrée ; ce sont en majorité des hommes d'âge mûr, convaincus que leur exil va être de brève durée. Économiquement démunis, beaucoup d'entre eux survivent, jusqu'à Pearl Harbor, grâce aux envois des coreligionnaires américains. Néanmoins et malgré la diversité de leurs vues politiques et de leurs niveaux de pratique religieuse, ils réussissent à entretenir une vie culturelle brillante. L'expérience de Shanghai a eu pour résultat de les placer pour la première fois, eux juifs allemands et autrichiens, dans un environnement juif et de préparer une partie d'entre eux à s'installer en Israël après 1948 (David Kranzler, Irene Eber et Pan Guang).

Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, Shanghai a abrité non seulement une communauté de juifs ashkenazes russes, une autre d'émigrés germanophones entre 1938 et 1948, mais aussi une de juifs sépharades, formée de juifs de Baghdad et d'Inde : des riches commerçants, convaincus d'appartenir à la race blanche et anglicisés par loyauté envers l'empire britannique dont ils dépendaient. Arrivés à Shanghai dès 1845, leur nombre n'a sans doute jamais

excédé 800 personnes ; néanmoins leur histoire est, autour de la famille Sassoon, celle d'un succès lié au développement économique de Shanghai et celle d'une communauté qui a su conserver son identité propre, avec ses synagogues et ses écoles (Maisie Meyer).

Un autre volet de la rencontre interculturelle entre judéité et sinité s'ouvre sur la culture. Ainsi la musique : alors que la musique propre aux juifs de Kaifeng reste une énigme à résoudre, celle caractéristique des réfugiés juifs a retenu l'attention des musicologues chinois, qui lui portent maintenant un vif intérêt (Alexander Knapp). Ou encore la littérature yiddish produite en Chine par des émigrés de Harbin et de Shanghai et les traductions du yiddish en chinois (Chang Shoou-Huey). Ou bien la réception de l'Ancien Testament dans la littérature moderne critique et créative chinoise – un champ tout à fait nouveau pour la sinologie littéraire occidentale (Marián Gálik). Cet ensemble, si riche et original par l'ampleur et la variété de ses thèmes, peut prendre place parmi les instruments de référence grâce à la qualité de son index, avec caractères chinois et dates des personnages cités *in textu*.

Françoise Aubin.

124.37

MAXWELL (David),  
LAWRIE (Ingrid), eds.

**Christianity & the African Imagination, Essays in Honour of Adrian Hastings.** Leyde-Boston-Cologne-Brill, 2002, 421 p. (bibliogr., index) (coll. "Studies of Religion in Africa").

Ce bel ouvrage est un hommage en l'honneur d'Adrian Hastings, grande figure de l'histoire du christianisme en Afrique, et pionnier de l'étude des « christianités vernaculaires » de l'Afrique anglophone, australe et orientale, à l'occasion de ses soixante-dix ans et de ses quinze ans de contribution à la revue *Journal of Religion in Africa*. A.H. est mort le 30 mai 2001 et, comme le confirme la biographie incluse dans le livre (*The Shaping of a Prophet*, I.L.), cette forte personnalité a eu une trajectoire de vie hors du commun : jeune étudiant brillant sorti d'Oxford en quête d'un « sacrifice » exemplaire, il songe très tôt à l'Afrique mais refuse les facilités de la vocation de missionnaire pour se consacrer à la prêtrise ordinaire sous les ordres du seul évêque catholique africain de l'époque en Uganda ; misant sur les promesses de Vatican II, et ses ouvertures œcuméniques, ce prêtre catholique, marié, met ses compétences de théologien et d'historien et son expérience de l'Afrique au service